

clochette d'une bête errant à la pâture, tous ces bruits se mêlaient au grand murmure de la solitude, au bruissement des feuilles, au bourdonnement monotone de la rivière.

Quel existence et quel mouvement, même dans ces lieux qu'on croirait abandonnés ! Il faut travailler, toujours travailler... C'est la vie ! Charbonniers, schlitteurs, bûcherons, ségares, bétail, tout travaille été comme hiver. Mais ce grand spectacle donne l'idée du repos, il vous élève l'âme vers les choses éternelles.

Tandis que je me faisais ces réflexions, assis sur le petit pont, les jambes pendantes, et regardant plus loin le vieil étang à moitié rempli de sciure de bois, où les flotteurs construisaient un de ces grands trains de planches qui descendent la Sarre, jusque Sarrebruck ; en Prusse, Georges ayant fini son ouvrage et pris des notes, me fit signe de la main et nous reparfîmes un peu reposés.

Nous suivions alors le sentier plein de racines qui longe la côte, au-dessus du chemin de voitures. Il faisait bien chaud ; les sauterelles, les cigales se levaient de la bruyère par nuages et se croisaient sous nos pieds ; quelques gros lézards verts se pâmaient sur le sable brûlant, ils avaient peine à traîner leur ventre gonflé d'insectes jusqu'à la broussaille voisine. Nous, la sueur nous baignait le front ; nous marchions en silence sous le feuillage sombre des sapins ; nous rêvions ! Les jours lointains de la jeunesse me revenaient ; je me rappelais les premiers temps de mon arrivée dans ce pays, mes premières admirations ; ma première amitié pour le grand-père Labadie ; mon amour respectueux pour sa fille, qui travaillait toujours à coudre et réparer les vieux vêtements, me jetant de temps en temps un regard timide ; et puis les premières paroles, les premières questions, lorsqu'elle me retirait doucement sa main et me disait tremblante :

—Monsieur Florence, parlez à mon père.

Elle se détournait ; j'étais craintif et tremblant comme elle. Et puis les aveux, les promesses, les promenades solidaires, les rêveries au loin sur la côte : " Que fait-elle ? Pense-t-elle à moi ? " l'amour, le mariage !

Ces bois, où j'avais passé tant de jeudis, me rappelaient tout cela.

Quant à George, je ne sais pas à quoi il pensait, il était aussi grave ; et tout à coup de loin, voyant les premières lueurs de la lisière des forêts, il me dit :

—Vous marchez encore bien, monsieur Florence ; vous n'êtes pas fatigué ?

—Non ! je ne me fatigue pas quand je rêve.

—A quoi rêvez-vous ?

—Ah !... A bien des choses... Aux jours passés, à la vie... Plus tard, George, tu sauras à quoi l'on rêve, quand l'âge arrive. Maintenant tu es encore dans toute la force de ta jeunesse. Je ne peux pas t'expliquer cela, les jours passés ne te regardent pas encore. Mais toi-même à quoi penses-tu ?

—Moi, je n'en sais rien !...

Et comme nous causions ainsi, nous arrivâmes dans le chemin de notre vallée, bordé d'un côté par la forêt, et de l'autre par de grandes haies qui le séparent des prairies. car plus bas, à cent pas coulent la rivière, au milieu du grand pré de M. Jean. Et cette année-là étant très chaude, on faisait encore les regains. Nous entendions depuis longtemps rire et chanter

les faneuses. Bientôt, à travers les aunes, nous découvrîmes une haute voiture de regain toute chargée, qui se mettait en route de l'autre rive, descendant le chemin sablonneux, pour traverser à gué la rivière alors très-basse à cause de la sécheresse.—elle n'avait guère plus d'un pied d'eau ; —et la voiture descendait lentement, se balançant à droite ou à gauche, à mesure que ses roues s'enfonçaient davantage dans les graviers humides, et que les ornières devenaient plus profondes.

Tout autour, les femmes, le râteau sur l'épaule, la regardait descendre ; les grands bœufs noir et blanc de M. Jean allaient devant d'un pas majestueux ; et plus loin derrière, Louise, en petite robe d'indienne, son grand chapeau de paille à bords souples flottant sur son cou, ses beaux cheveux blonds un peu défaits et les joues animées par l'ardeur du travail, regardait.

Elle parlait, elle semblait dire aux faneuses :

—Le chemin est mauvais... La voiture penche !

Mais nous ne l'entendions pas, et nous observions, à travers le feuillage, ce beau coup d'œil encadré par la prairie verdoyante et les hautes montagnes.

Georges semblait aussi très-attentif, je l'entendais dire :

—C'est mal chargé... ça versera ! ..

Il souriait, quand la voiture une fois dans l'eau, le sable me parut céder.

Alors partit un grand cri de tous les côtés, un cri de femmes épouvantées, levant les mains au ciel ; et dans la même seconde nous eûmes un étrange spectacle : Louise était descendue comme le vent ; elle tenait une longue fourche, et sans s'inquiéter de rien, elle était entrée dans la rivière, appuyant sa fourche du côté où penchait la voiture et criant :

—Par ici !... par ici !... n'ayez pas peur !...

Mais les autres voyaient le danger et ne se dépêchaient pas d'accourir.

Son faible effort ne pouvait relever cette masse ; la voiture risquait de l'écraser, j'en frémissais !... Quand Georges d'un bond franchit les broussailles, et puis en trois ou quatre autres bonds pareils il descendit la prairie en talus, et tombant dans l'eau jusqu'aux genoux, il saisit la fourche des mains de Louise, et d'un effort terrible releva cette avalanche prête à fondre sur eux. Il poussait en même temps un cri de colère :

Hue !... hue !... donc, mille tonnerres !... Hue !... Tapez donc sur vos bêtes... qu'elles avancent !...

Les faneuses, voyant qu'il n'y avait plus rien à craindre, étaient aussi arrivées, appuyant leurs râtaux à la masse du regain, et le vieux Dominique, devant, tirait ses bœufs et les tapait avec le manche de son fouet.

Les animaux, troublés d'abord par tout ce bruit, s'étaient remis à marcher ; la grande voiture, doucement, doucement se redressa et gagna le bord de la rivière : le regain était sauvé ! Aussitôt le vallon retentit de cris joyeux, et George tendant la fourche à Louise, lui dit avec un sourire étrange :

—Hein ! il était temps que j'arrive !...

—Oui ! lui répondit Louise, toute rouge. Merci, George !

Puis montrant aux autres le bas de sa robe mouillée, et riant comme une folle, elle s'écria :

—Voyez donc comme je suis faite !... mes souliers sont pleins de sable.